

Anthropologie et Sociétés



**Eric HOBBSBAWM : Nations et nationalisme depuis 1780.
Programme, mythe, réalité, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque
des histoires, 1992, 247 p. index.**

Ignaki Olazabal

Masques démasqués

Volume 17, numéro 3, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015285ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015285ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olazabal, I. (1993). Compte rendu de [Eric HOBBSBAWM : Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des histoires, 1992, 247 p. index.] *Anthropologie et Sociétés*, 17 (3), 169–171. <https://doi.org/10.7202/015285ar>

Smith, « sans exception des machines imaginaires destinées à d'élégantes démonstrations esthétiques »¹.

Robert Beauchemin
Département d'anthropologie
Université de Montréal

1. Adam Smith. *The Wealth of Nations*. Chicago. University of Chicago Press, 1976 (éd. originale 1776).

Eric HOBBSAWM : *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, Paris. Gallimard, coll. Bibliothèque des histoires, 1992. 247 p.. index.

Nombreux ont été les travaux traitant de la nation et du nationalisme au cours des vingt-cinq dernières années. S'il faut surtout retenir ceux de A.D. Smith, Hroch, Gellner et Anderson, en voici un qui fera œuvre d'anthologie. Ce livre est le fruit de six conférences prononcées sur ces notions qui captivent l'attention de l'intellectuel et l'émotion du patriote. Le deuxième sera sans doute déçu par la désinvolture et l'ironie de l'historien, pouvant se sentir même pris à partie : il en est tout autrement toutefois pour celui qui s'intéresse à la phénoménologie et aux manifestations multiples de l'ethnonationalisme. C'est l'évolution, ou plutôt la transformation du sens attribué au concept de nation, mais aussi des sentiments correspondants, qui intéresse avant tout Hobsbawm. Il s'avère difficile de parler d'évolution car les nombreux sens et correspondances (langue de culture, religion, territoire, race, lignage...) attribués ici et là à travers les âges et les cultures ne sont pas toujours en relation de causalité linéaire, relevant plutôt de récupérations contingentes.

L'ontogenèse d'un concept on ne peut plus polysémique, qui se réfère tantôt à la vague notion de peuple, et tantôt au patronyme (en Acadie), à la communauté politique (États de l'ancien empire ottoman), voire à un seul individu — l'étranger — comme l'atteste une des acceptions espagnoles d'avant 1884, est bien difficile à saisir. Les corrélations semblent provenir d'opinions personnelles ou d'une idéologie instrumentale. Alors que pour Euripide « peuple et langue n'avaient aucun rapport » (p. 79), Hérodote était déjà convaincu de l'idée primordialiste qui fait des Grecs un peuple parce que « [...] unis par la langue et par le sang, les sanctuaires et les sacrifices communs » (p. 78). Les contours de l'ethnicité politique sont ajustables comme le suggérait si justement Barth, et les aléas d'une entité supranaturelle aussi maniable que la nation nous le montrent bien.

L'auteur ne manifeste pas vraiment un souci de théorisation — il est historien après tout —, son travail étant surtout empirique. Alors qu'il consacre tout un chapitre à ce qu'il appelle le « protonationalisme populaire », Hobsbawm ne sent pas le besoin de s'attarder à son « type idéal » du nationalisme — ce sur quoi Gellner s'est déjà penché —, peut-être parce qu'il s'avère impossible de l'établir. L'ouvrage ne demeure pas moins instructif pour autant, en faisant défiler les moments de forte identification à la communauté — politique d'abord et nationale ensuite — lesquels diffèrent d'un contexte à l'autre : nous en sortons avec l'intime conviction qu'une telle monade que l'on veut nous faire croire réelle, relève d'une pure métaphysique politique, « [...] l'oubli, [voire] l'erreur historique [étant] un facteur essentiel de la formation d'une nation » (p. 24), comme le soulignait Renan au temps du « protonationalisme populaire ».

1. À la Queen's University de Belfast en mai 1985.

Au XX^e siècle ce concept en est venu à désigner un peu n'importe quoi, du patriotisme de citoyens aux cités-État comme Hong Kong et Singapour. L'imagination dont font preuve les consociations de communautés ethniques (Yougoslavie, Nigéria) ou les groupes irrédentistes (Basques, Tamouls) afin de s'ériger en communauté historique ou de s'opposer pour causes velléitaires (plus ou moins anciennes) à des voisins auxquels on s'associait jadis, tantôt par une greffe périlleuse de groupes ethniques, et tantôt par un refus irrécyclable de tout ce que l'histoire aurait pu créer de commun, défie souvent les prévisions de l'histoire, nous amenant dans ce *paradoxe des conséquences* dont parlait Weber. S'il ne nous apprend guère plus qu'Anderson ou Gellner au sujet de la dynamique instrumentale du nationalisme, Hobsbawm présente néanmoins un plus vaste panorama. Il touche la presque totalité des manifestations d'ethnonationalisme dans les mondes traditionnel, moderne et contemporain, et dépasse ainsi largement le cadre occidental.

L'historien, chez qui l'œil ethnographe ne manque pas, s'attarde sur ces liens qui précèdent le sentiment nationaliste, notamment la transition par le « protonationalisme populaire », la transformation de la société de base médiatisée par le sacré et les rapports communautaires immédiats. Il s'applique à montrer comment le quadrilatère Peuple-État-Nation-Gouvernement n'aura jamais réussi à se souder dans cette prétendue relation organique dans la mesure où « l'idée de "peuple" et de "nation" fut définie en grande partie par des critères pré-politiques qui aidaient à créer la communauté imaginée et imaginaire » (p. 234).

Il est, certes, parfois sentencieux, mais dans l'esprit de Barth et de l'histoire des Annales — c'est « l'identification par en-bas », plus sujette à contingence qui, contrairement à Gellner, intéresse Hobsbawm —, montrant ainsi les contradictions entre les imaginations de la nation et entre les repères des lettrés et du peuple, lesquels n'imaginent pas toujours les choses de la même façon.

L'opinion qui suit est formulée dans son dernier chapitre. Elle constitue en quelque sorte une sentence à la lumière des constats établis sur les formes précontemporaines du nationalisme : « Une économie nationale lettone ou basque distincte d'une entité plus grande dont elle forme une partie est une notion aussi absurde qu'une économie parisienne distincte de celle de la France » (p. 229). Elle confère aussi à l'auteur le statut incontestable de *nemico della patria*. En exposant le caractère mythique de la nation dans son acception moderne (entre le dernier quart du siècle dernier et 1950), ainsi que la variabilité des corrélations entre les sens que l'on s'est plu à attribuer à cette idée, nous saisissons mieux la rationalité un peu manichéenne de ce système de croyances ; la nation, comme la religion, devient ainsi un système de croyances.

L'auteur nous fait adroitement parcourir les aléas historiques des conceptions de la nation, depuis les origines jusqu'à nos jours. S'il est d'avis que « Le sens du mot [...] ne remonte pas au-delà du XVIII^e siècle » (p. 12), celui-ci acquiert vite son caractère mythique et instrumental. Croire que les ancêtres des Français sont les Gaulois, suivant la prétention officielle post-1792, ou bien les Francs selon l'idée réactionnaire de Gobineau, donne au système de croyances des sens à ce point différents que la « communauté politique », embryon du nationalisme actuel, devient une affaire de légitimation perpétuelle, sans cesse débattue comme l'avait si justement remarqué Renan.

Si les cinq premiers chapitres exposent magistralement la situation (ils sont de cette clarté qui caractérise la maturité de la compréhension), nous nous permettons quelques réserves au sujet du dernier : « le nationalisme à la fin du XX^e siècle », dans lequel se glissent quelques constats un peu trop généraux (au sujet des nationalismes à l'intérieur des États-nations espagnol ou canadien par exemple), ainsi que la certitude du dépassement, dans un terme indéfini, du sentiment nationaliste. Si Gellner et Anderson ont probablement tort de croire que ce sentiment est si profondément ancré dans la mentalité et le comportement des

gens qu'il devient irréductible. on pourrait reprocher à Hobsbawm de pécher d'un trop grand optimisme lorsqu'il dit voir « la chouette de Minerve » volant au-dessus de nos têtes (p. 238). Ceci dit, son livre est excellent. La polysémie du champ est savamment exposée, et son opinion celle d'un vieux sage qui gagne à être entendu.

Ignaki Olazabal
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Isabelle LEBLIC : *Les Kanak face au développement : la voie étroite*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble/Agence de développement de la culture kanak (ADCK). 1993. 412 p., annexes.

L'auteure veut démontrer que les notions d'identité culturelle et de développement ne sont pas antinomiques. S'appuyant sur l'évolution et les caractéristiques actuelles de la société kanak en Nouvelle-Calédonie et accordant une attention particulière aux activités reliées à la pêche, elle pose le problème de l'intervention concrète et des formulations et réactions politiques diversifiées qui l'accompagnent dans un contexte économique et culturel en transition.

Dans la partie introductive, l'auteure discute de la notion de développement et brosse ensuite un tableau de la colonisation et des changements économiques et politiques propres à la Nouvelle-Calédonie au cours des dernières décennies. Elle fait ressortir comment, en sus du caractère « artificiel » d'une économie maintenue par les paiements de transferts, le rôle des Kanak n'y apparaît qu'en filigrane. Pourtant, ils ont une visibilité politique croissante, caractérisée par une augmentation du nombre des mouvements autonomistes et indépendantistes et leur fragmentation. Soucieuse de ne pas reprendre en détail quantité d'informations déjà disponibles dans d'autres ouvrages, l'auteure parvient à établir un cadre de référence qui sera utile au lecteur pour comprendre les enjeux du développement dans cette région insulaire du Pacifique.

La première partie, l'une des plus riches sur le plan ethnographique, porte essentiellement sur les structures sociales au sein desquelles prennent place diverses activités économiques, notamment l'horticulture et la pêche. L'auteure contrôle remarquablement les données de cette dernière activité, procurant ainsi une vision riche et dynamique des relations entre l'organisation clanique et la pratique de la pêche. Y sont soulignées avec doigté les façons avec lesquelles le magico-religieux, l'organisation sociale et la division technique du travail constituent des éléments incontournables pour saisir la spécificité culturelle kanak dans le domaine halieutique. L'auteure procède ensuite à une étude des changements techniques (matériaux et engins) mettant en relief la malléabilité de la tradition kanak et sa capacité d'innovation à l'intérieur de balises qui en permettent le maintien. Bien que l'ouvrage s'adresse davantage à la socio-anthropologie du développement qu'à la socio-anthropologie maritime, j'estime que le chercheur intéressé par l'évolution des sociétés de pêcheurs trouvera dans cette partie une ethnographie très originale qui comble une lacune importante dans nos connaissances sur les sociétés insulaires du Pacifique.

La deuxième partie traite des discours et projets de développement en Nouvelle-Calédonie, centrant l'attention sur les politiques étatiques et les réactions de divers mouvements et groupes de pression face aux programmes proposés. Alliant des données quantitatives sur la répartition géographique et occupationnelle des investissements et des données qualitatives basées sur des extraits de discours des intervenants, l'auteure souligne